



*Au Château de la Belle*





Déterminée, la vigne vierge. De la terre au ciel elle court, s'accroche, condamne, souligne. Vertes, rouges, ocres et frivoles, ses feuilles ne savent pas que la mort les habite depuis toujours. Elles vont tomber demain, les fanées. Elles jouent au souffle de l'air une dernière fois avant de tomber sur le lit moelleux des déjà couchées. Ses branches feuillues encadrent les fenêtres aux volets bleu tendre de la robe couleur du jour de la Belle au bois dormant. Elle dort, elle rêve du prince charmant, pense le jeune homme.



Il entre, l'escalier semble avoir été ciré en son honneur. Il craque sous ses pieds. Lui monte et monte, obéissant au souffle léger qui vient d'en haut et le pénètre davantage à chaque marche. Il est intimidé, il regarde en arrière, l'escalier est vertigineux mais sa curiosité l'emporte, il veut voir, il veut savoir. Il continue degré après degré, au rythme de la respiration douce qui l'aspire.



La porte s'ouvre sur une pièce vide. A la fenêtre, un fin grillage tient en respect un rideau de vigne vierge qui n'attend que de pénétrer, se répandre, ramper, envahir le château, s'introduire dans toutes les failles, tous les interstices. Il sera alors Le Château de la Belle au bois dormant vierge. Mais... on respire, ça vient de la pièce voisine.



Un salon figé dans le passé. Le lustre resté allumé. Deux femmes-statues qui attendent. La jeune fille dans le tondo, elle respire. Il s'approche, la caresse, sa joue rosit, son œil frise, un sourire s'esquisse et, sous l'étoffe qui faseille, le sein diaphane. Il effleure sa robe, la peinture s'écaille dénudant la jeune fille qui s'écrase dans un grand fracas et soulève un nuage poussiéreux de deux cents ans. Des clameurs et des injures venant de partout le font fuir.

Sa course folle dans le labyrinthe de coursives kafkaïennes débouche enfin sur l'escalier qu'il dévale, toujours au son des injures qui le fustigent. Son cœur bat à mille à l'heure.







« Ils vous ont attendu, attendu, et vous n'êtes pas venu. Maintenant, c'est trop tard. Ils sont partis travailler. Ensuite c'est le déjeuner. Allez, filez travailler. »





Il fond de honte et de peur. Il n'est plus qu'une ombre, mais c'est trop. Il voudrait disparaître complètement. Est-elle fâchée ? Morte ? L'attend-elle ? Elle lui a mordu le cœur, mais il doit aller travailler, les affronter. Au château, surtout ne pas parler d'elle.



Ils sont tous là, sa place est là. Il pose son ombre sur le siège. On ne le voit pas ou on fait semblant. Le maître parle de cadre, c'est pour lui, c'est sûr : « Il y a un cadre. Dans toute réunion, il y a un cadre. Il ne faut pas l'enfreindre, pas le déformer, pas le saccager. » Il lève ses yeux d'ombre et regarde le tableau sur le mur. Sa voix éclate, résonne : « Il y a là un cadre dans lequel une marquise encadre un tableau. On peut voir que le soleil se joue de votre cadre. Il viole tous les cadres, les fait voler en éclats. En jouant de ses rayons, il en fait un tableau doux et merveilleux, de toutes les couleurs... Comme sa robe couleur d'amour.

\*\*\*